

BELATELEP-BUDAPEST

Belatelep, c'est une petite station d'été sur les bords du lac Balaton : une gare coquette, blanche et verte sous des acacias, avec sa galerie à colonnes et son gendarme ganté qui claque des talons et salue quand passe un personnage de marque, un officier, un gentilhomme des environs venu dans sa calèche attelée de fringants chevaux noirs que conduit un cocher en livrée. Un port pour les yachts à voiles, quelques cabines de bains réservées aux hôtes de l'hôtel et des villas qui s'étagent sur une colline boisée de chênes : c'est tout. On vient ici pour se reposer et se baigner.

La ligne où passent les express de Trieste à Budapest, que précède un autobus sur rail destiné à recueillir les voyageurs aux stations où le train ne s'arrête pas suit le grand lac aux eaux tièdes, d'un vert laiteux de jade, limité au nord-ouest par de petites montagnes en pains de sucre, d'anciens volcans et au sud-ouest par l'immense plaine qui va jusqu'aux frontières de l'ancienne Serbie.

Il y a beaucoup d'autres stations d'été sur les bords de cette mer intérieure des Hongrois : Fonyod, Boglar, Siofok mais celle-ci passe pour la plus élégante. Par ces lourdes soirées d'août, à l'heure où le soleil rouge plonge dans le Balaton, ces plages, avec leurs baigneurs bronzés, leurs cabines adossées à de basses verdure d'où monte dans l'air doré la fumée d'un campement de boys-scouts ont je ne sais quel air exotique. Quand le ciel se couvre, l'approche du terrible *zivatar* qui inspira si souvent les peintres hongrois et rappelle étonnamment les orages tropicaux ajoute encore à l'illusion.

A l'hôtel Sirally — on dit : le Shirai — la musique des tziganes qui ne sont point — faut-il le dire? — habillés en hussards, joue à tous les repas et souvent jusqu'à trois heures du matin de vieux airs hongrois dont l'origine se perd, mais que tout le monde connaît : chants d'amour, symboles, « La Vierge qui devient Femme ». Le premier violon pleure, parle, raconte, soutenu par la sourdine et les roulades du tsimbalon, puis, soudain, pour exprimer que nulle peine n'est durable et que tout finit par l'oubli, donne le signal d'une czarda et les

rendus impossibles entre les forestiers de Transylvanie et les agriculteurs de la plaine et, comble d'infortune pour ces mêmes agriculteurs dont la propriété dépendait de tout un système hydrographique maintenant aux mains des Tchèques, la soumission au bon plaisir de leurs voisins qui, par parenthèse, doivent entretenir une organisation qui ne rapporte qu'aux Hongrois.

« Tout cela ne peut durer, me disait un financier. Dans cinq ans, nous aurons la guerre avec les Roumains et les Tchèques. Ils le savent et, tandis qu'ils nous voient sans défense, ne nous épargnent aucune humiliation, mais notre heure viendra. Je partirai avec mes deux garçons ». Et, tout en parlant, il me présentait ses deux fils dont le plus jeune a seize ans et porte le costume des boys-scouts qui ont ici une discipline toute militaire. « Il nous faut aussi un port : Fiume que nous avons équipé de tous les perfectionnements modernes et qui — vous avez pu vous en rendre compte si vous y êtes passé — est aujourd'hui à l'abandon ».

A Belatelep il est manifeste qu'on se lie difficilement avec les étrangers, quels qu'ils soient : on veut y vivre entre Hongrois. Quand, par un hasard qui se présente quelquefois, la glace est rompue, cette méfiance se dissipe : nous trouvons des gens aimables à l'hospitalité large et, par nature, très généreux. La générosité est une des belles qualités hongroises.

En dépit des bruits répandus chez nous, les paysans, loin de nourrir des sentiments de révolte gardent, vis-à-vis des grands propriétaires campagnards, dont la rudesse à leur égard, au premier abord, nous surprend, mais n'est qu'une forme de familiarité bon enfant, un respect et un attachement réels.

Il n'entre aucune servilité dans cette vieille coutume charmante qu'ont encore les serviteurs de vous baiser la main. Les idées égalitaires n'ont pas de prise ici. Du plus petit au plus grand, on a trop l'amour du panache et de la tradition. Les Hongrois sont peut-être, à l'heure actuelle, le seul peuple à réprouver le régime démocratique et à oser le dire.

Le mouvement bolchevik déchaîné par une poignée d'agitateurs à la solde de Kun Bela n'a été qu'un mouvement et n'a jamais répondu aux désirs de la masse.

Une curiosité enfantine attire ces Hongrois qui lisent peu,

jouent aux cartes, dorment sur des lits très durs où ils s'enroulent dans leur couverture suivant une coutume qui fait songer aux nomades et commencent la journée par un verre d'eau fraîche et une cigarette vers des distractions puérides. Un diseur de monologues, un feu d'artifice, un colporteur étalant de petites pendules à sonnerie : voilà tout le monde debout, oubliant le dîner. Les heures des repas n'ont aucune importance, la ponctualité est chose inconnue. On se rend à la gare pour prendre un train, non pas tel train, car on le manquerait et on attend. Quand on vous invite pour sept heures, on arrive à neuf sans se douter que personne y puisse trouver à redire; aussi, à Budapest, les membres de la colonie étrangère qui savent cela prennent-ils soin, lorsqu'ils donnent un dîner d'indiquer toujours à leurs compatriotes et à leurs hôtes hongrois des heures différentes.

« Cette étonnante insouciance à l'égard des faits précis, me disait un ami, est une des caractéristiques des peuples du proche Orient, de cet Orient qui commence à Trieste, où les gens savent tous cinq ou six langues, paraissent les parler couramment et ont dispersé, dans chacune d'elles un peu de leur âme, si bien qu'ils finissent par ne plus savoir ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils pensent. Il leur faudra longtemps avant de devenir réellement des Etats modernes et ce sera d'ailleurs bien dommage, car ce manque de précision, n'est-ce pas un peu la rançon de qualités romantiques et charmantes destinées à disparaître? »

Le dernier soir que nous passons à Belatelep, nous trouvons notre table décorée de fleurs : au centre, des jeunes filles qui l'ont fait ont placé un petit drapeau français...

A BUDAPEST

« Que dit-on de nous dans les journaux? »

Si on ne la pose pas aussi souvent qu'autrefois, cette question dont on commence peut-être à sentir la naïveté, il n'en est pas moins vrai qu'elle continue à préoccuper beaucoup les Hongrois. Je songe à l'enthousiasme un peu intempestif avec lequel on a reçu récemment ici Lord Rothermere, à la foi que l'on mettait dans une campagne de presse que l'on croyait tout à fait désintéressée et où l'on voyait le signe d'un revirement cer-

tain de l'opinion en faveur des Hongrois que nous avons sacrifiés « pour des peuples qui, dans quelques années, n'existeront plus ».

Du balcon de l'hôtel je regarde, dans l'apothéose d'un beau soir, la vue admirable dont on ne se lasse pas. En bas, sous les acacias, c'est le Corso avec l'animation habituelle, à cette heure, les cafés, les restaurants luxueux du Carlton, du Ritz rose et or, de l'Hungaria, l'apponement des grands bateaux blancs qui vont jusqu'à Vienne, le pont des Chaînes. En face, ce rocher en pleine ville, contre lequel vient buter le courant du Danube, cette colline verte qui, la nuit venue, s'illumine de mille feux, c'est Buda, le vieux Buda qui fut durant des siècles le rempart de l'Occident et arrêta les invasions des hordes d'Attila et des Tartares. Pendant plus de deux cents ans, après l'écrasement de l'armée hongroise à Mohacs, les Turcs se sont installés là, « ces Turcs qui n'ont jamais su que détruire ».

Ils n'ont pas laissé un vestige des palais, des églises du temps d'Hunyad et de la Renaissance, ils ont si bien nettoyé la Hongrie de toutes traces du passé que, dans ce pays si vieux, tout semble neuf ! Tout est neuf, en effet, dans Buda et dans Pest, sauf quelques rues tranquilles, quelques maisons basses à piliers, d'un ocre passé, habitations d'anciens magnats qui passent presque inaperçues, quelques vieux canons fleurdelysés : le Palais Royal trop luxueux reconstruit sous François Joseph, le Parlement, sorte de copie de celui de Londres, la Basilique où l'on entend, le dimanche, de si beaux chants.

Pourtant, on n'en veut pas aux Turcs, car, s'ils étaient sans pitié, ils étaient braves et la bravoure fut toujours admirée des Hongrois. On n'en veut pas davantage aux Serbes dont on reconnaît les qualités et la valeur militaire, mais les Roumains ! Les Roumains auxquels nous avons laissé le soin d'écraser le mouvement bolchevik, au lieu de le faire nous-mêmes, tandis que nos troupes étaient là — encore une chose qu'on ne nous pardonne pas — avoir été sous la botte des Roumains dont les officiers « se poudraient au café comme des femmes » et dont les soldats, armés de fouets, écartaient les Hongrois du trottoir : cela ne s'oublie point.

« Nem nem soha ! » « Non non jamais ! » C'est une ins-

cription qu'on retrouve pour ainsi dire à chaque pas, sur les monuments, sur les murs, dans les salles d'attente des gares, dans les tramways. Il y a aussi un bijou, une petite croix d'émail noir, la croix de Trianon, emblème séditionnel pour lequel on risque la prison, lorsqu'on *oublie* de l'enlever de sa boutonnière si l'on va voir des parents en territoire occupé. Certains peuples n'ont pas de chance. Toute l'histoire de la Hongrie, dans ses luttes héroïques et ses alliances avec des souverains qui faisaient appel à sa loyauté apparaît comme une longue suite d'aventures malheureuses où, en fin de compte, c'est toujours elle qui a payé.

La Hongrie appauvrie, les pauvres Hongrois : on ne s'en douterait guère à voir l'animation dans Andrassy Ut, Racoksy Ut, sur le Corso, à l'heure où y parquent les dames élégantes, les officiers en uniforme — il y a même des officiers de marine : la Marine du Danube! — et lorsqu'on cherche en vain une table aux restaurants en plein air de l'île Sainte-Marguerite.

Il faut être initié, savoir que ce chauffeur de taxi, cet employé d'hôtel dont la familiarité aisée vous surprend a fait ses études à l'Université, que le surcroît de personnel signifie que le directeur de telle maison y accueille, par charité et y nourrit toute sa famille. Grévés par des impôts énormes, les gentilshommes campagnards d'autrefois, si magnifiquement ignorants des ressources de leurs terres et si bien exploités par leurs intendants juifs, leur Hazi Jido, ne possèdent plus grand chose. La plupart ont cherché des emplois dans l'Administration et, malgré la fameuse chasse aux Juifs menée après la Révolution par les comités d'officiers, la banque et le haut commerce sont toujours aux mains des Juifs, de Juifs devenus Hongrois, si parfaitement Hongrois d'aspect, de manières, de langage qu'il faut avoir vécu longtemps dans le pays pour apprendre à les distinguer. Les vrais Hongrois sont pauvres, un peu, pas complètement, mais un peu par leur faute et l'irritation qu'a éveillée chez quelques-uns, poussés à bout, le nouvel état de choses a sans doute produit ces faux monnayeurs dont on a tant parlé en termes indignés, dont on parle, là-bas, avec un sourire empreint d'un peu de pitié : cet ineffable sourire hongrois qui ferait trop pardonner... On peut être un gentilhomme, un excellent soldat et ne rien valoir dans les affaires.

Deux jeunes Hongrois, deux amis qui nous ont reçu à notre arrivée nous accompagnent dans nos promenades à travers Budapest : l'un très grand, très blond, avec une moustache de Palikare, diplômé de l'École d'agriculture, mais aussi docteur en droit a quitté ses propriétés et ses chevaux pour la magistrature qui le conduira, quelque jour, à la carrière politique; l'autre, très brun, très mince, la tête rasée à l'allemande, mais toujours vêtu de costumes sombres et d'une élégance raffinée, offrant aux dames un étui d'écaille et d'or qui contient des cigarettes anglaises, occupe, dans un ministère, une situation enviée.

Je ne sais rien de plus désagréable en voyage et qui vous gêne davantage un séjour que d'être pris pour un étranger. Ici, précisément à cause de l'absence d'un type hongrois bien défini, on échappe à cette hantise, on passe partout inaperçu, mais il faut savoir le hongrois et j'y renonce car les phrases que l'on m'apprend et l'intonation qu'il faut leur donner pour qu'elles ne prêtent pas à de regrettables méprises sont terriblement difficiles à retenir et que je suis tenté, à cause d'une similitude d'assonance, d'y mêler des mots japonais.

Comment choisir, dans les restaurants, parmi tant de plats aux noms inconnus qu'on doit goûter? Il en est de redoutables : les nouilles au sucre saupoudrées de graine de pavot, les marmelades de choux assaisonnées au camphre, les concombres sûris dans des bocaux exposés au soleil et qui, lorsqu'on n'a pas l'habitude, vous couvrent le corps de grosses cloches, mais, ceux-là exceptés, la cuisine, à Budapest, est exquise et quand on a goûté le poulet au paprika, le porc si tendre qu'on le couperait à la cuillère, le fogosh du Balaton, un rôti à la mode de Transylvanie servi sur une assiette en sapin qui lui communique son parfum, les crèmes glacées à la noix et au rhum et toutes les variétés de gâteaux hongrois, on craint de ne plus jamais trouver rien de bon ailleurs. Les portions sont si copieuses qu'une seule nous suffit à trois et même à quatre et, bien que le pengoval quatre francs cinquante, la modicité des prix nous étonne.

Partout où nous allons, une abondance de tapis moelleux, aux tons chauds et fanés, mais qui, paraît-il, sont des tapis hongrois, me rappelle l'Orient. Dans les appartements du comte

Bethlen tendus de tapisseries des Gobelins, je m'arrête devant un admirable portrait de Tizza : l'intensité du regard où tant de tristesse se mêle à une énergie froide et indomptable est telle qu'on se sent presque gêné, comme si l'on assistait à une audience. Regardait-il ainsi ses assassins, lui qui se laissa accuser d'avoir poussé son pays à la guerre, alors qu'il avait tout fait pour l'éviter ?

Trois heures du matin nous trouvent assis dans un petit jardin, sous des treilles où l'on soupe en buvant du champagne hongrois. Des Tziganes excellents jouent sans s'interrompre, depuis des heures et le premier violon qui ne nous quitte pas, des yeux se rapproche de notre table, jusqu'à nous frôler de son archet. C'est une *boîte de nuit* du vieux Buda fréquentée par des hommes politiques, des artistes, des écrivains. A chaque instant, suivant la coutume hongroise, on choque les verres et il faut boire. Dès qu'une bouteille est vide, un garçon en apporte une autre. Pour atténuer l'effet de ce vin très pur et qui ne donne qu'une légère ivresse, on le coupe parfois d'un peu d'eau sulfureuse. On se sent saturé de musique, ces vieux airs d'une mélancolie ou d'une gaîté déchirantes agissent comme une incantation.

A travers un brouillard — la fumée des cigarettes — je regarde une femme étrange, une juive de Galicie au teint blême, aux yeux morts sous une chevelure de feu. Demain, je pars pour les Carpathes. Je reverrai, là-bas, un village aux maisons basses peintes en bleu. Une voiture que salueront, le long de la route, des paysannes à châles roses qui portent leurs souliers à la main m'emmènera vers une demeure semblable à tant de ces gentilhommières de la campagne hongroise avec son hall décoré jusqu'au plafond de bois de cerfs et ses vitres de couleur. Après dîner, quand la belle nuit d'août aura mis sa voûte étoilée sur les forêts environnantes où il y a encore des ours, la voix précieuse d'un Stradivirius que j'écoutais, enfant, se fera entendre... Mais j'y songe : ce pays là n'est plus la Hongrie. Faut-il, pour y entrer, faire de nouveau viser nos passeports ? J'interroge un de mes compagnons. Il me regarde en souriant : « Comme vous êtes minutieux ! ».

J. D'OR SINCLAIR.